

JE N'EUS QU'UN SEUL PROFESSEUR, LA NATURE

Ne pouvant me passer des soins prodigués par ce qu'on appelle les femmes de ma marche, entité, je fus dirigé, intimidé, humilié, en vérité, dépouillé devant leurs yeux à la fois de mes vêtements et de mon autorité, en vérité, et la haine dut céder sa place. Lorsque je ne pouvais rien faire d'autre, je contemplais tout ce qui se trouvait autour de moi. Je méprisais l'homme. Je ne contemplais jamais l'homme car il était mauvais en son âme. C'était l'œuvre de ceux qui étaient mauvais en leur être. De cela j'étais certain, bien que je fusse aussi mauvais qu'eux. C'est alors que je pris conscience du chant de l'engoulement, que je contemplai le lever du soleil et sa magnificence sur la vallée.

Pour apprendre ce qu'était la Source, je n'eus pas de professeur qui m'enseigna ce qu'était la Source ou le Père. Ce fut une expérience de simplicité et que tout le monde considère comme allant de soi, en vérité, ce qui est le terme juste et adéquat à utiliser dans cette société. J'appris de la température. J'appris de la succession des jours. J'appris de la succession des nuits. J'appris de la vie délicate et fragile qui semble abonder en face de la destruction et de la guerre. La Source fut mon unique professeur.

Du fait que je n'avais pas, en vérité, le privilège de recevoir une éducation et de connaître ce qu'on appelle les sciences, n'ayant pas le privilège de pouvoir m'exprimer en tant qu'être humain, je portais en moi une sorte de haine, une peine inexplicable, le désespoir et le chagrin de ne rien avoir d'autre à affronter, si ce n'est le raisonnement qui m'avait conduit ici-bas. J'ignorais, à ce moment, que j'étais la cause même de ma présence en ces lieux. Vous saisissez ? Grâce à cela, j'appris à connaître un élément qui m'apparaissait plus puissant que l'homme, un élément que je considérais bien plus intelligent que l'homme et qui, je le découvris, pouvait coexister d'une manière pacifique à côté et en dépit de l'homme. Cela ne pouvait être que le Dieu Inconnu. Les éléments, ce furent eux, entité bien-aimée, qui m'éduquèrent, vous voyez. Et j'eus beaucoup de chance car, ayant eu les éléments pour seuls professeurs et comme unique source de raisonnement, il n'y eut personne pour me dire que je me trompais. Les éléments

ne m'enseignèrent jamais l'échec, vous voyez, parce qu'ils sont constants. C'est ainsi que j'appris.

J'appris à partir de quelque chose de cohérent, qui ne connaît pas l'échec et qui est facile à comprendre dès lors qu'on s'y applique. Et grâce à cela, je ne me retrouvai pas sous l'emprise de dogmes hypocrites, de la superstition ou de Dieux aux facettes multiples, en vérité à qui nous essayons de plaire. Je ne me retrouvai pas sous l'emprise d'aucun de ces stigmates, en quelque sorte, qui nous font nous sentir inférieur et à cause desquels nous ne pourrions jamais parvenir à la perfection. Je ne fus jamais sous la tutelle d'un tel enseignement. C'est pourquoi il m'a été plus facile de réaliser en une seule existence ce que d'autres ont mis des millénaires à atteindre, parce qu'ils avaient cherché Dieu dans la compréhension de quelqu'un d'autre. Ils ont cherché Dieu dans les règles gouvernementales, dans les règles de l'église, dans l'histoire, sans même jamais se demander qui les avaient écrites et pourquoi. Ils ont fondé leurs croyances, leur compréhension, leur vie, leur processus de pensée, sur quelque chose, qui, vie après vie, s'est avéré un échec. Et malgré tout cela, l'homme pour ainsi dire – trébuchant dans son propre ego altéré, ayant peur d'admettre qu'il s'est peut-être trompé – perpétue, en quelque sorte, la constante hypocrisie qui ne peut mener que jusqu'à la mort.

J'eus beaucoup de chance, entité. Le soleil ne me maudit jamais. La lune ne me demanda jamais d'être de telle ou telle façon. Le vent me taquinait et me provoquait. Et la gelée, la rosée, l'odeur de l'herbe et les insectes allant ici et là, et le cri de l'engoulement sont toujours les mêmes, vous savez. Leur science est simple. Et ce qu'il y a de merveilleux à leur sujet, entité, c'est que dans leur constance, ils ne disent pas un seul mot. Le saviez-vous ? Le soleil ne me regardait pas d'en haut en disant : « Ramtha, tu dois m'adorer afin de me connaître. » Le soleil ne me regardait pas d'en haut en disant : « Ramtha, réveille-toi, il est temps d'admirer ma beauté. » Elle était là lorsque je la regardais, vous voyez.

C'est le commencement. Ce la ne vous fera jamais défaut. Cela vous enseignera une vérité plus pure, plus claire que rien qui n'ait jamais été écrit par l'homme.

Il existait une grande forêt au nord. Je choisis en vérité, entité, ceux parmi mes guerriers que vous considérez

comme les plus terribles. Et certains d'entre eux, vieux et tranquilles avaient en vérité du cran. Je les engageai dans une longue marche – qui dura, en vérité, quatre-vingt-deux jours comme vous les comptez – jusqu'à une grande forêt au nord. Ils se rendirent directement au centre de la forêt et je découvris le plus grand arbre de la forêt. Voulez-vous avoir une idée de ses dimensions ? Il fallut une légion entière pour en faire le tour, mes hommes se tenant par la main comme de petits enfants. Ils se sentaient humiliés d'avoir à se tenir ainsi autour de l'arbre. Vous savez, ces bouffons ne cessaient de trébucher sur les racines et levaient les yeux pour voir si personne ne les regardait. Je les obligeai à se tenir par la main comme de petits enfants. Et pour eux, se tenir par la main était quelque chose de méprisable, vous savez.

Je circulai autour d'eux et me moquai d'eux. Je soulevai leurs kilts et me moquai d'eux, je regardai leurs jambes tendues par l'effort. Je me plaçai dos à dos avec eux tandis qu'ils me jetaient des coups d'œil par-dessus leur épaule, se demandant ce que le Ram allait bien pouvoir leur faire encore. Je leur dis : « Vous croyez que c'est un grand arbre ? » Et ils s'entendaient tous pour dire que cet arbre était immense.

« Que possède cet arbre que vous ne possédez pas ? » Ils étaient toujours occupés à se tenir les mains et à ne pas se mettre les mains sur les hanches. Ils trébuchaient, marmonnaient, et me surveillaient du coin de l'œil en se demandant ce que j'étais prêt à leur faire. Ils ne pensaient même pas à l'arbre. Je fis une fois de plus le tour, dégainai mon épée et en appuyai la pointe contre leur postérieur. « Que possède cet arbre que vous ne possédez pas ? »

Et l'un après l'autre, je leur donnai un bon coup pour faire passer le message, et l'un d'eux dit : « Cet arbre est plus grand que nous. » C'était une bonne réponse. Et un autre dit, en quelque sorte : « Je n'avais jamais vu d'arbre semblable, c'est un nouvel arbre pour moi. »

« Cet arbre, que sait-il que vous ne savez pas ? » Et un autre dit : « Mais, Seigneur, un arbre ne pense pas, il n'a pas d'intellect. » Et je lui dis : « Je sais. Vous croyez que toute chose doit avoir un intellect, barbares que vous êtes. » Je dis : « Essayez d'apercevoir le sommet de cet arbre. » Vous auriez dû les voir tous, la tête rejetée en arrière à essayer de voir. C'était maintenant une affaire sérieuse car voilà qu'il y avait de

la compétition. Qui trouverait la bonne réponse en premier ? Ça, c'est un guerrier, vous savez. Et ils étaient là, à marmonner des propos incohérents alors qu'aucun d'eux ne pouvait, en fait, distinguer le sommet. Et cela aurait été impossible, de toute façon, même en se tenant à grande distance.

Je repris : « Cet arbre ne sait pas mourir. Il ne sait que vivre. » Et tandis qu'ils restaient à regarder, je tournai les talons et allai ramasser ce qu'on appelle en quelque sorte une graine de cet arbre et dis : « Vous voyez cela, cette petite graine ? C'est à cela que cela ressemble. Qu'est-ce qui vient de la graine ? Elle grandit, c'est tout. » Et les voilà maintenant qui froncent les sourcils et commencent à comprendre réellement ce que je tente de leur dire. « Cet arbre existait avant la mère de la mère de la mère de la mère de la mère de la mère de votre grand-mère. C'était déjà un gros arbre et il sera encore là quand vous mourrez dans votre propre sang. Et il sera là dans des générations lorsque vous reviendrez par la semence de votre génération car vos enfant seront votre soi futur. » Et l'un d'eux me dit : « Mais, Seigneur, nous pourrions prendre une hache, abattre cet arbre et le brûler. »

« Précisément. Vous seuls savez cela et vous seuls mourrez. L'arbre, lui, ne meurt pas. Il ne sait qu'une chose, vivre, aller vers la lumière. Il ne possède pas la notion de destruction et il est très intelligent. »

Ils contemplèrent cela et l'un d'eux dit : « Seigneur, pourquoi mourons-nous ? »

Je le regardai. « Parce que nous ne savons pas qui nous sommes. Vous êtes, mes soldats bien-aimés, les bâtards de cette terre. Nous ne savons pas d'où nous venons ni pourquoi nous existons. Quand nous ne savons pas, nous sommes le rebut de cette terre. Nous sommes sa mort. Nous détruisons la tyrannie alors que nous-mêmes sommes des tyrans. Nous ne savons pas de la manière dont l'arbre sait. »

Et, vous savez, cet homme pleura. Il s'accroupit, enleva son épée et pleura. « Pourquoi, ne savons-nous pas, Seigneur, qui nous sommes ? »

« Parce que vous ne vous êtes pas arrêtés suffisamment longtemps pour contempler ce qui existe en vous comme l'a fait cet arbre. Et, même si vous le faisiez, vous ne connaîtriez jamais la totalité de votre majesté, car vos pensées changent à chaque instant – à chaque instant. Mais en comprenant ces

pensées, votre souci sera de vous comprendre vous-mêmes et vous ne causerez pas votre propre mort à cause de ces pensées. Vous savez que vous allez mourir et c'est pourquoi vous mourrez. Vous faites même la guerre pour renforcer cette certitude. Vous pourriez brûler un arbre, c'est vrai, mais seul quelque chose qui connaît la mort dans son intellect peut faire cela. Un arbre, lui, vivra toujours. Et un jour, ils bâtiront en quelque sorte une grande ville ici ; ils viendront dans cette forêt et ils abattront cet arbre magnifique et il servira, en vérité, à construire beaucoup de cabanes. Et je dis : « Les maisons, vous savez, elles survivent aux gens qui les bâtissent. C'est ainsi que l'arbre continuera d'exister. »

J'observai les éléments, ultime professeur. Les éléments subsisteront alors que l'homme, lui, meurt toujours. Lorsque je contemplai, en quelque sorte, le Père dans toute sa splendeur, deux choses en particulier, en vérité, me firent croire que la vie est perpétuelle : le soleil, que j'appelle Ra, l'apparition de sa gloire, en vérité, sur les horizons, sa traversée des cieux qui se termine sur la sphère de l'ouest, en quelque sorte, par son passage dans le sommeil, permettant, en quelque sorte, à la merveilleuse beauté de la lune et à sa pâle lumière de venir danser au sein des cieux pour illuminer l'obscurité selon des modes à la fois mystérieux et merveilleux. En dépit de tout ceci, j'appris aussi également que la vois muette du Père, le soleil – quoique ignorée en quelque sorte – contrôlait subtilement, en vérité, la vie. Tous, en vérité, qu'ils soient braves et vaillants ou occupés à se faire la guerre les uns aux autres et à dresser des plans de débauche en leur propre faveur cessaient leur débauche au coucher du soleil.

Et lorsque je vis une vieille femme mourir, serrant contre elle un vêtement de lin grossièrement tissé qu'elle avait réalisé pour son fils, disparu depuis longtemps, je la vis mourir, maître, sous le soleil de midi. Et la vie quitta son corps par soubresauts, étranglée par ses sanglots. Et je vis cette vieille femme, en quelque sorte, commencer à se flétrir sous la lumière, la bouche ouverte dans une expression de terreur, ses yeux rendus vitreux d'avoir regardé la lumière imperturbable. Rien ne bougeait excepté la brise sur sa vieille chevelure. Et je regardai la femme qui avait donné naissance à ce fils disparu. Quelle formidable intelligence ! Et je levai les yeux vers le soleil qui ne mourait jamais. C'était ce soleil qu'avait vu cette vieille

femme au moment de sa naissance, lorsqu'elle avait ouvert les yeux pour la première fois dans les bras de sa mère. Il pénétrait, en quelque sorte, par une fissure dans le plafond. Ce fut la dernière chose qu'elle vit en mourant. Et alors que nous disposions du corps de cette vieille femme, en vérité, je regardai à nouveau le soleil et je le contemplai. Je me mis à réfléchir sur le soleil et les jours et la vie et sur les créatures vivant en dépit de l'homme. Et je commençai à comprendre que les Dieux qui occupent l'esprit de l'homme représentent, en vérité, la personnalité des choses qu'il craint ou respecte le plus et que le vrai Dieu est celui qui permet à cette illusion, à cet idéal d'aller et venir et d'être encore là lorsque l'homme revient pour un nouveau printemps, pour une nouvelle vie.

Je compris très vite, maître, que c'était dans ce pouvoir, dans cette vie, dans cette éternité qui est immanquablement toujours là que résidait la véritable révérence du vrai Dieu, le Dieu Inconnu – la force vitale. Je commençai à savoir qui était le Dieu Inconnu. Il était votre vie, infaillible. Je m'étais conquis moi-même par la haine en voulant me détruire moi-même, chose imparfaite. Ce n'est pas pour dire que je n'avais rien fait et que j'étais pur dans mon être. J'avais tout fait. C'est ainsi, entité, que j'acquis la sagesse grâce à tout ce que j'avais fait et que je n'aurai plus jamais à refaire. Je possède la vertu, entité, car j'ai fait toutes choses afin de devenir ce que je suis. Comment pouvez-vous savoir ce qu'est l'amour à moins d'avoir haï ? Comment pouvez-vous ce qu'est la vie à moins d'être sur le point de mourir et de voir le soleil se coucher en dépit de votre mort et les oiseaux ne pas même vous regarder ? Vous ne pouvez savoir tout cela avant d'avoir en vérité atteint le point de réalisation. Chaque moment est riche en réalisation. Il n'est rien que l'homme m'ait appris – rien qui puisse être appelé illumination. L'illumination signifie la connaissance. « La connaissance de » devient « l'illumination ». Ce sont les éléments qui m'enseignèrent tout cela.

Lorsque je découvris qui était le Père et ce qu'il était, grâce à l'élévation de ma pensée, je ne souhaitai pas me flétrir et mourir, comme l'avait fait la vieille femme, en quelque sorte, ni voir mourir nombre de ces entités vaillantes qui constituaient mon armée. Il devait y avoir un autre moyen de se perpétuer comme le soleil se perpétue. Et voilà que, alors que je commençai à contempler, en quelque sorte, dans un état de

restauration de mon corps au milieu de mon désespoir le plus intense, une fois que j'en fus guéri, je m'assis sur un plateau solitaire, en quelque sorte, et projetai mon regard au loin, pour ainsi dire, sur cette épaisse brume à travers laquelle se dessinaient les contours imprécis de montagnes fantomatiques et de vallées encore inconnues. Et je me demandai comment faire partie de l'essence du continuum.